

Heureusement pour Pomarri, l'équipage du *Norfolk* et les autres Européens embrassèrent sa défense. Aidé de ce renfort, il prit sa revanche sur les Atahouriens; il finit par conclure la paix avec eux; ils conservèrent leur indépendance et leur idole. Cette paix n'était réellement qu'une trêve dictée par la nécessité, et Otou se promettait bien de la rompre à la première occasion favorable.

N'ayant pu pendant un mois nous procurer qu'une provision de vivres insuffisante, nous allâmes à Houaheiné, nous venions d'y mouiller, lorsque nous vîmes approcher une grande pirogue qui portait une flamme et un pavillon rouge. Nous nous imaginions que le roi ou quelque grand personnage venait nous faire visite: ce n'était qu'un de nos matelots qui nous avait quittés pour s'établir dans cette île; il était difficile de le distinguer d'un naturel. Ses camarades ne lui épargnèrent pas les plaisanteries; il y fut insensible. Il paraissait fort content de sa situation. Il nous conseilla d'aller à Oulietea; on douta de sa véracité, et l'on descendit à terre pour juger de l'état de l'île. On fut très-bien reçu par les chefs; ils vinrent à bord: on les régala, et on leur fit des présents; de leur côté ils nous donnèrent une fête. Les renseignements que l'on acquit, furent conformes aux avis du matelot fugitif, et l'on fit voile pour Oulietea.

Dès que l'on eut mouillé dans le port de cette île, le roi Tomakoua et les chefs vinrent à bord: la dignité de ce prince ne lui imposait pas la même gêne qu'à Otou. Il avait avec lui un matelot anglais, nommé Pulpit; celui-ci s'était échappé de Houaheiné, dont les habitans avaient voulu l'assassiner pour s'emparer d'un fusil de munition et d'un autre à deux coups, ainsi que de divers objets que lui avait donnés son capitaine quand il quitta le navire où il était. Averti du complot par une jeune Taïtienne qui l'aimait, il avait pris ses précautions pour ne pas tomber entre leurs mains; mais malgré sa vigilance, ils l'avaient surpris et pillé, et se préparaient à le sacrifier à une de leurs divinités. Une femme âgée le sauva de la fureur de ces barbares, qui le ramenèrent chez lui. Ils lui firent promettre de réparer des fusils qui leur appartenaient, et lui fournirent des vivres. Devenu libre, Pulpit saisit la première occasion de s'échapper avec la Taïtienne, et aborda heureusement à Oulietea. Comme il craignait de n'y être pas plus en sûreté qu'à Houaheiné, il s'était écrié en mettant le pied à bord: « Grâce à Dieu, je ne suis plus au pouvoir de ces barbares. » On ne put jamais le déterminer à retourner à terre, et il nous conjura de le conduire aux îles de Sandwich: on le reçut donc à bord ainsi que la jeune Taïtienne.

Nous avons cru que Pulpit avait calomnié les insulaires d'Oulietea, en les représentant comme aussi féroces que ceux de Houaheiné. Nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il n'avait dit que la vérité. Plusieurs d'entre nous étant allés à terre, furent parfaitement accueillis par le roi et par les autres chefs. Le roi et la reine passaient la plus grande partie de leur temps avec nous; ils demandèrent à coucher à bord: comme il importait de gagner leur bienveillance, on y consentit. Tous les jours il était invité à s'asseoir à notre table: on le comblait d'égards et d'attentions; on s'empresait de satisfaire en tout sa curiosité, quoiqu'elle fût quelquefois très-importune.

Toutefois nos efforts pour nous assurer ses bons offices furent inutiles. Tomakoua avait fait connaissance à bord avec des déportés que la désertion de plusieurs de nos matelots nous avait forcés de prendre en remplacement à Port-Jackson, et que nous avions promis de ramener. Ces vauriens ayant résolu de profiter de la première occasion de s'échapper pour s'établir dans une des îles du grand océan où ils pourraient vivre oisifs, parvinrent à duper Tomakoua; ils lui offrirent leurs services. Il prêta l'oreille aux propositions magnifiques qu'ils lui firent, ne doutant pas qu'aidé de leur secours, il ne conquît toutes les îles voisines; car tous ces insulaires peuvent riva-

liser d'ambition avec les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les déportés avaient su profiter de cette faiblesse du roi d'Oulietea.

Tous les chefs des îles de l'archipel de la Société ont entendu parler des avantages signalés que Pomarri a remportés avec l'aide des Européens: ils cherchent donc à débaucher les matelots, et à les attirer auprès d'eux. Le plan concerté entre Tomakoua et les déportés était de faire échouer notre vaisseau en coupant ses câbles, de nous égorger tous, et de s'emparer de nos munitions et de nos marchandises.

La veille du jour fixé pour notre départ d'Oulietea, quatre hommes de l'équipage manquèrent à l'appel; trois étaient des déportés: ils avaient entraîné avec eux deux Taïtiens que nous avions à bord. Il était deux heures du matin quand on découvrit l'évasion de ces gens. J'allai seul à terre, ne doutant pas que le roi ne nous les rendit. Lorsque je lui eus exposé le sujet de ma visite, il feignit une grande surprise, et m'assura que personne n'avait vu dans le voisinage les hommes que je réclamais: sa dissimulation aurait fait honneur au courtisan le plus habile. Cependant nous avions de bonnes raisons de croire qu'une demi-heure auparavant ces gens avaient passé devant sa maison, et que dans le moment ils ne devaient pas en être bien loin. Ma situation était critique:

au milieu de la nuit, je me trouvais seul entouré de cent insulaires ; et dans une maison voisine il y avait le chef d'Otaha et ses guerriers.

Je ne puis trop recommander aux navigateurs qui vont dans le grand océan d'avoir constamment devant les yeux les relations des voyageurs habiles qui les ont précédés. Si j'avais eu présent à la mémoire tout ce que Cook rapporte du caractère perfide et artificieux des insulaires de cette mer, et les mesures rigoureuses que ce grand homme était obligé de prendre pour les tenir dans les bornes, et les empêcher de favoriser la désertion de ses matelots, je ne me serais probablement pas hasardé à débarquer seul, au milieu de la nuit, chez un peuple dont je devais me défier ; mais j'étais si pressé de recouvrer les déserteurs, que l'idée du danger ne s'offrit pas à moi.

Pendant que je parlais au roi, le généralissime des deux îles arriva de la maison voisine, témoigna des regrets et un étonnement extrêmes de la fuite de nos gens, et ajouta que probablement ils s'étaient réfugiés à Houaheiné ou à Bolabola, îles indépendantes où le roi n'avait aucune autorité. Enfin tous deux m'assurèrent que si les déserteurs étaient encore à Oulietea, ils nous seraient rendus sans délai, sans autre rétribution qu'un fusil de munition.

Je perdis mon temps à leur remontrer que si un

de leurs gens s'était caché dans notre vaisseau, nous l'aurions rendu sans rétribution, et qu'après tous nos bons procédés, nous ne devions pas nous attendre à la manière dont ils se conduisaient. A ce mot toute l'assemblée se leva par un mouvement spontané ; je fus entouré de tous les côtés ; il fallut promettre le fusil. On voit par là comme ces enfans de la nature entendent leurs intérêts et les moyens les plus efficaces de les assurer.

Une autre difficulté s'éleva : les chefs observèrent que comme ils ne pouvaient pas compter sur notre parole, ils voulaient avoir le fusil d'avance. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; l'arme leur fut remise. Alors ils eurent recours à un autre artifice : ils prétendirent que les déserteurs étant probablement pourvus de couteaux ou d'autres armes, les chefs ne pourraient pas les saisir à moins d'avoir une plus grande quantité de fusils. Sur ces entrefaites j'avais appris que ces hommes étaient cachés dans une maison peu éloignée : les naturels en convinrent, dirent que ces hommes nous seraient rendus ; mais que, pour prévenir tout accident, on ne les arrêterait que la nuit suivante dans leur sommeil. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer de la bonne volonté de ces insulaires, je retournai à bord, où d'autres difficultés m'attendaient. Le meilleur matelot était sur le pont, exhor-

tant ses camarades à cesser tout service jusqu'à ce que les déserteurs fussent de retour. Aussitôt j'appliquai mon pistolet contre la tête de l'orateur, et le menaçai d'un ton déterminé de lui brûler la cervelle, s'il ajoutait un seul mot. Ce germe de révolte fut étouffé à l'instant; et l'auteur, ainsi que son principal fauteur, reçurent à l'instant le châtiement qu'ils méritaient.

La journée entière avait été perdue en négociations inutiles. Vers dix heures et demie du soir je fus réveillé en sursaut par la voix du capitaine, qui me criait : « Turnbull ! Turnbull ! nous sommes à la côte ; nous échouons. » Aussitôt je courus sur le pont. Le temps était calme, mais trop sombre pour que l'on aperçût la côte. Je sondai; je trouvai douze brasses d'eau. Il n'y avait d'ailleurs aucun mouvement sensible dans le vaisseau ni dans la mer. Je crus que le capitaine se trompait, et que l'inquiétude lui avait fait voir un danger imaginaire. Les câbles étaient étendus sur le pont. J'ordonnai de virer au cabestan ; le premier tour amena leurs extrémités à bord. Quelle fut notre consternation, quand nous reconnûmes ainsi qu'ils étaient coupés, et que nous dérivions sur la côte ! On prépara aussitôt une autre ancre dont le jable était en fer ; mais la confusion et l'alarme troublaient tellement toutes les têtes, que ce ne fut qu'après des essais réitérés que l'on put

y attacher le câble. Jamais le proverbe qui dit que plus on se presse moins on avance, ne fut plus vrai. Fort heureusement il ne faisait pas le moindre vent ; autrement nous aurions été jetés sur les rochers de corail, où le navire aurait été fracassé. La défiance où nous étions de notre équipage rendait notre position plus critique ; il fallut beaucoup d'adresse pour maintenir tout le monde dans le devoir et conserver notre autorité. Nos représentations et notre surveillance obtinrent cet heureux résultat.

Une circonstance nous fut très-utile. Quelques-uns de nos matelots avaient fait je ne sais quelle légère offense aux Indiens ; ceux-ci les avaient menacés de les tuer à la première occasion favorable. Les craintes de ces matelots furent au comble dans l'instant du danger ; elles se communiquèrent aux autres, et chacun redoubla d'effort pour en sortir. Ainsi le sentiment du péril commun ramena tout le monde au devoir.

Quand nous pûmes jeter l'ancre, nous n'étions plus qu'à sept ou huit brasses d'eau du récif. Au moment où le vaisseau retenu commença de s'éloigner des écueils, un cri horrible se fit entendre à terre, et comme sous l'arrière du bâtiment. Les insulaires avaient jusqu'alors gardé le silence, attendant qu'il vint se briser contre les rochers

pour le piller. Déçus dans leur espoir, ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. On tira par-dessus leurs têtes une volée de mousqueterie et de pierriers. Bien loin d'en être intimidés, ils ripostèrent par des coups de fusil. Alors nous eûmes recours aux canons. La fusillade de la part des Indiens continuait sans relâche; leurs clameurs et leurs menaces nous faisaient connaître leur espérance de succès, et le sort qu'ils nous réservaient. Quelques-uns de nous devaient être rôtis tout vifs, d'autres écorchés, et leur peau devait servir à faire des vestes à ces barbares. Ces menaces, surtout celle d'être grillés tout vifs, produisirent un très-bon effet sur nos matelots, qui déployèrent les plus grands efforts pour résister aux sauvages.

Quoique nos craintes fussent beaucoup diminuées depuis que nous avons réussi à tenir le bâtiment à flot, cependant il était encore trop près de la côte, et notre ancre trop mal assurée à cause de la profondeur de l'eau et du peu de longueur du câble, pour nous regarder comme hors de tout danger.

Tout en soutenant notre feu de mousqueterie, et tirant le canon de temps en temps, on s'occupait de fixer une autre ancre au bout du second câble; quand elle eut été mouillée, chacun à bord fut soulagé d'un poids extrême. La fureur

des insulaires semblait augmenter; leur nombre croissait à chaque instant: nous étions assaillis sans relâche de pierres et de balles.

Le jour approchait; nous espérions déloger nos ennemis de leur repaire. A notre tour nous les menaçâmes de notre vengeance; leur rage fut au comble. Nous connûmes alors la vérité de ce qu'on nous avait dit, que la fureur des sauvages dans les combats est incroyable. Si leur courage et leur talent de nuire l'égalaient, ils seraient invincibles.

Il était évident que nous ne pouvions en venir à aucun accommodement avec les insulaires d'Oulietea, qui avaient soif de notre sang. Il ne restait donc d'autre parti à prendre que de profiter du calme, pour remorquer le vaisseau assez loin de la côte pour n'avoir rien à craindre de la mousqueterie et des pierres des barbares.

Le peu de vent qui soufflait venait du large, et nous avions trop de raison de craindre qu'il ne devînt plus fort à mesure que le soleil monterait sur l'horizon. L'arrière du vaisseau étant tourné vers la côte, il fallait prendre toutes les précautions pour défendre ce point vulnérable: les pierriers y furent remplacés par deux canons. Mais quand le jour permit de bien distinguer les objets, on eut la mortification de voir que les sauvages ne paraissaient nullement effrayés de ce que nous préparions contre eux; ils connaissaient assez la ma-

nœuvre du canon pour veiller sur nos mouvemens ; quand nous allions mettre le feu aux pièces, ils se cachaient derrière les rochers ou les arbres. Il ne résultait ainsi de notre canonnade qu'une consommation inutile de munitions et un redoublement d'audace de la part de nos ennemis. Les arbres et les creux de rochers leur présentaient des points d'appui pour leurs fusils, et ils en profitaient pour nous mieux viser. Ils nous auraient infailliblement tués un à un : heureusement ils tiraient fort mal.

Toutefois ils endommagèrent beaucoup nos manœuvres, notre bordage et nos embarcations, et logèrent plusieurs balles dans le corps du vaisseau. Telle était leur rage contre nous, que ceux qui n'avaient pas de fusils, et ils n'en possédaient en tout que quatorze, s'étaient postés sur les hauteurs qui nous dominaient, et nous lançaient des pierres, dont quelques-unes étaient d'une grosseur incroyable.

Leur attaque s'étant un peu ralentie vers dix heures du matin, nous jugeâmes le moment favorable pour lever l'ancre et remorquer le bâtiment. Au mouvement des hommes qui entrèrent dans la chaloupe pour faire cette opération, les sauvages recommencèrent leur feu, et le dirigèrent principalement sur l'embarcation ; de sorte qu'il fallut abandonner l'entreprise. Dans ce moment

on aperçut deux des déserteurs aussi animés que les sauvages les plus furieux. La perfidie est si odieuse, que nous fûmes plus irrités de leur action que de toutes les menaces des insulaires. Je crois que si le succès de nos armes les eût fait tomber dans nos mains, notre autorité n'eût pas pu empêcher l'équipage de se faire justice lui-même de ces traîtres.

Au bout d'une heure le feu cessa des deux côtés, comme d'un consentement mutuel. Nos matelots étaient debout depuis quarante heures : nous leur laissâmes prendre un peu de nourriture et de repos ; mais la moitié continua de veiller, parce que nous devions nous attendre à être attaqués de nouveau, et avec d'autant plus de vigueur, que le bruit des canons avait sans doute rassemblé un plus grand nombre d'Indiens, et que les nouveaux venus ne seraient pas moins ardens que les autres pour s'emparer d'une proie aussi précieuse que notre vaisseau.

La chaloupe fut mise une seconde fois à la mer pour remorquer le vaisseau : cette tentative échoua comme la première. Notre situation devenait à chaque instant plus alarmante : nous avions appris que les insulaires se proposaient de rassembler toutes les pirogues de l'île, et de nous attaquer à la faveur de la nuit, tandis que d'autres essaieraient à la nage d'aborder le navire, ou de

couper les câbles. Si nous succombions, le sort qui nous attendait était affreux à imaginer ; car l'esprit vindicatif de ces sauvages n'est égalé que par leur furie. Nous commencions à désespérer de notre salut, tant les chances contre nous étaient nombreuses. Bientôt la vue d'une grande pirogue chargée de naturels, qui doublait une pointe de l'île, répandit l'effroi parmi nos gens : ils supposaient qu'elle allait être suivie de plusieurs autres, toutes destinées à nous assaillir. La pirogue étant arrivée à portée, nous tirâmes un coup de canon à travers son avant. Il mit les naturels dans une telle confusion, que les uns se jetèrent à la mer pour gagner la côte à la nage, et que les autres, restés à bord, cherchèrent à s'éloigner à force d'avirons. Un second coup à double charge tomba au milieu de la pirogue, et mit le comble à leur crainte et à leur surprise ; tous se précipitèrent à la mer, à l'exception de quelques vieillards qui redoublèrent d'efforts pour arriver à terre.

Par l'imprudence de quelques déserteurs européens qui se sont établis dans cette île, nos armes à feu ne produisent plus des effets aussi salutaires qu'autrefois sur l'esprit des naturels ; il n'est plus possible aujourd'hui de se borner, comme faisait Cook, à tirer par-dessus leurs têtes pour réprimer leur insolence ou leurs excès. La leçon qu'ils venaient de recevoir de notre part, et qu'ils méri-

taient bien, atteignit la fin que nous en attendions ; ils cessèrent de tirer sur nous, et l'on entendit même fort peu de bruit à terre.

Il était quatre heures après midi : nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour repousser la grande attaque à laquelle nous nous attendions dans la nuit, et pour nous préserver des pierres lancées par les sauvages. Nous étions résolus à vendre cher notre vie, et à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

A six heures et demie le vent tourna, et souffla de terre : l'occasion était belle pour gagner le large pendant la nuit. Nous prîmes toutes les mesures possibles pour cacher notre manœuvre ; l'opération s'effectua dans le plus grand silence, et réussit au gré de nos vœux.

Pulpit nous fut extrêmement utile pendant toute la durée de la crise : il était habile tireur ; il savait qu'il n'avait aucun quartier à espérer, s'il tombait entre les mains des insulaires ; il combattit comme un lion. Sa jeune Taïtienne montra aussi beaucoup de courage ; elle portait la poudre, et rendit tous les services qui dépendaient d'elle, en exprimant néanmoins ses regrets de la consommation de munitions qui l'auraient rendue la femme la plus riche de son pays.

Ayant, à deux heures du matin, réussi à mettre quelques voiles dehors, avant d'être découverts

par les insulaires , le vaisseau marchait ; alors ils s'en aperçurent , et vomirent contre nous des injures et des hurlemens affreux ; ils y mêlaient des reproches, qu'ils s'adressaient mutuellement pour n'avoir pas mieux veillé sur une proie qui allait leur échapper.

Nous étions hors de leur portée. Le temps devint sombre et menaçant. On laissa tomber l'ancre , et l'on fit bonne garde jusqu'au jour. Nous songions à la possibilité de recouvrer les deux ancres perdues : le maître d'équipage vint de la part de tout son monde nous représenter, au capitaine et à moi , qu'il valait mieux quitter pour jamais cette île, plutôt que de courir le risque de tomber au pouvoir de ses barbares habitans. Ce parti fut, après quelques réflexions, regardé comme le meilleur, et adopté. Lorsque l'on hissa la chaloupe à bord , un matelot aperçut une longue et grosse corde qui flottait à l'arrière du bâtiment ; elle était attachée au gouvernail, à six pieds sous l'eau , et avait probablement servi aux naturels à haler le vaisseau à terre , après avoir coupé les câbles.

En réfléchissant à la conduite générale de ces insulaires , on reconnaît que leur caractère est un mélange de dissimulation et de méchanceté. Ce dernier vice paraît inhérent à leur nature. La grandeur et la force des équipages des vaisseaux de

Cook semblaient devoir intimider ces peuples ; cependant ils ne laissèrent pas d'essayer à plusieurs reprises de lui débaucher du monde, et de cacher ceux qui avaient deserté. Cette conduite le mit souvent dans la nécessité d'agir contre son inclination , tant pour prévenir des tentatives semblables que pour recouvrer ses hommes.

En réfléchissant aux risques que nous venions de courir à Oulietea , nous ne cherchâmes pas à avoir la moindre communication avec les habitans de Bolabola , qui passent pour les plus audacieux pirates de ces parages. Nous vîmes après cette île celle de Maouroua , ou Mobidie. Les naturels nous assurèrent qu'elle a un bon port à la côte , sous le vent. Nous y trouvâmes un chef de Taïti , qui obligé pour quelque méfait de s'exiler de son pays , s'était réfugié dans cette petite île. On trouve des vivres en abondance dans sa partie orientale ; ils y sont moins chers qu'aux îles situées au vent, et où nous avions mouillé. Le *Porpoise* y avait abordé ; les naturels formèrent le projet d'enlever le grand canot , et tout son équipage. Heureusement le chirurgien , qui entendait la langue de ces insulaires , découvrit le complot. Leur projet était de s'emparer des armes à feu qui étaient dans le canot. Comme avec une douzaine de fusils ils seraient en état de repousser et peut-être même de subjuguier les habitans des îles voi-